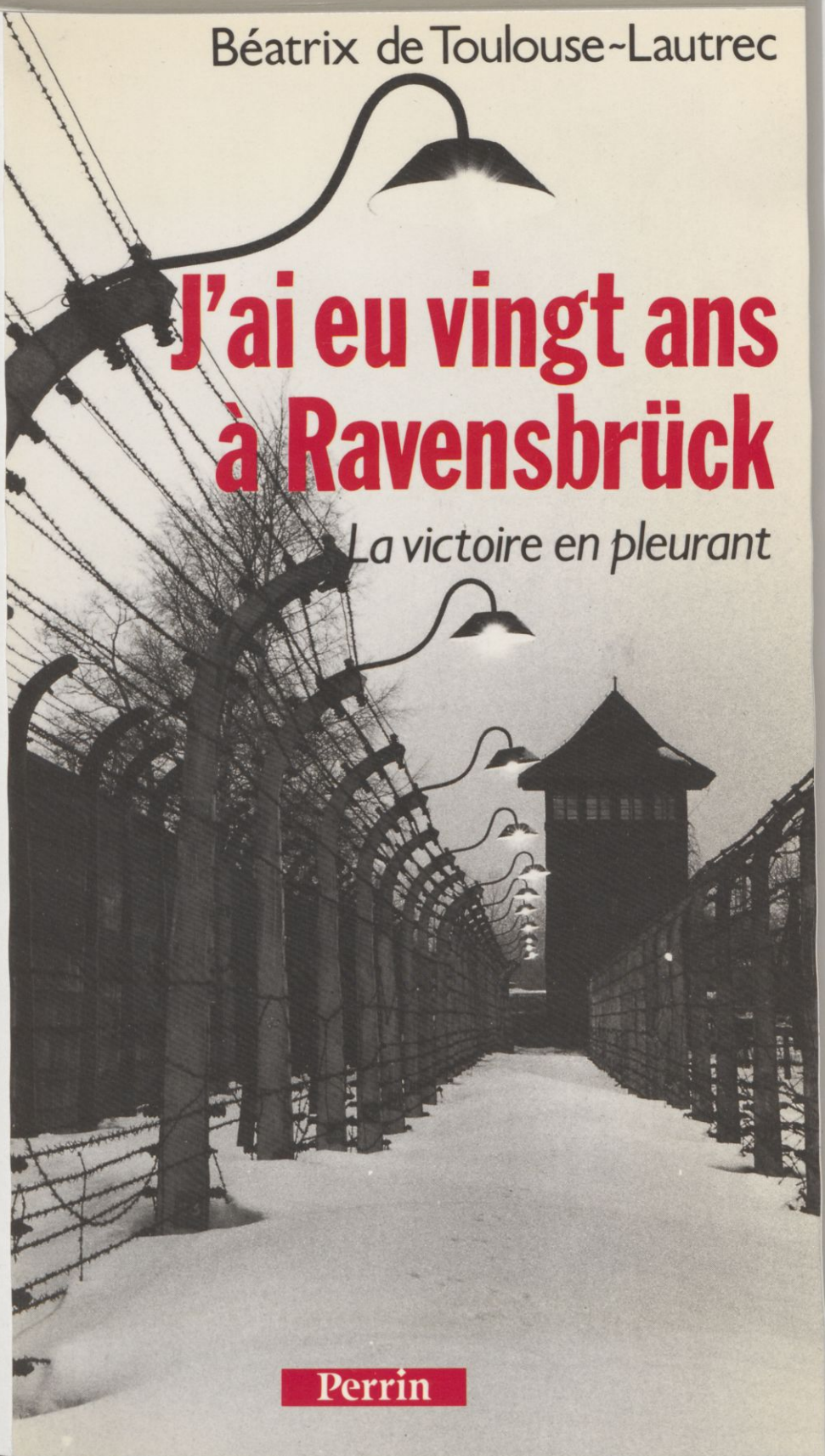
Béatrix de Toulouse-Lautrec

J'ai eu vingt ans à Ravensbrück

La victoire en pleurant



Perrin

185

J'AI EU VINGT ANS À RAVENSBRÜCK

27
8° Ln
93461
A

J'AI EU VINGT ANS
À RAVENSBRÜCK

U259295
92

BÉATRIX DE TOULOUSE-LAUTREC

J'AI EU VINGT ANS À RAVENSBRÜCK

La victoire en pleurant

PERRIN
8, rue Garancière
Paris

1655

DL-27021991-06295

© Librairie Académique Perrin 1991 pour la présente édition
ISBN 2.262.00889.2

Je dédie ce livre à tous les jeunes au seuil de leur vie d'adulte, et j'ose leur dire comme le pape Jean Paul II : « N'ayez pas peur. »

Ce « témoignage » vécu à l'âge de vingt ans démontre que, même si c'est très dur, ça vaut la peine de VIVRE.

AVANT-PROPOS

Voici comment ce livre a jailli spontanément de mon cœur, il y a quarante-cinq ans.

En 1946, un an après la libération de Ravensbrück, je rencontre celui qui deviendra mon mari. Il commande le 2e régiment de dragons à Schwaz en Tyrol.

Cette ambiance germanique dans laquelle je baigne soulève soudain en moi une marée de tristesse profonde. Je m'empare aussitôt de ma plume, compagne fidèle, et je vide sur le papier le souvenir trop lourd de toutes ces choses si dures qui m'obsèdent. C'est ainsi que j'écris très vite la première partie : Montluc.

Puis fiançailles, mariage. Je reprends ma plume et, en deux mois, le manuscrit est terminé. Terminées aussi les nuits de cauchemar, les angoisses qui m'empêchent presque de vivre. Le mot « FIN » m'a en quelque sorte libérée. Je suis prête à regarder l'avenir sans être paralysée par le passé. Ecrire est une excellente thérapeutique !

Ce fut vraiment un « jaillissement » car je n'avais pris aucune « note », ni en prison ni dans le camp. A mesure que j'écrivais, le film se déroulait si vite, si vite, que ma plume avait du mal à suivre les images bondissantes du plus profond de moi-même. Personnages, scènes, dialogues, tout était gravé en moi.

En 1948, je rencontre à Paris une ancienne et excellente amie de mon père. Elle me pose des questions sur ma déportation. Je trouve plus simple de lui passer mon manus-

crit. Elle le trouve excellent et le fait lire — sans nom d'auteur et à mon insu car l'idée de le faire éditer ne me traversait pas l'esprit — à Roger Martin du Gard et à Albert Camus dont voici les commentaires :

D'abord ceux de Roger Martin du Gard :

« Nice, 28 novembre 1948. J'ai lu le manuscrit anonyme 75.537 sur Montluc et Ravensbrück. Vous aviez raison de me dire que peu de récits de camps donnent une telle impression d'exactitude et d'authenticité ; peu de ces rescapés qui racontent leur martyre, ont su rendre si fidèlement, si humblement, avec une telle absence de cabotinage et de tricherie, ce qu'a été leur vie de chaque jour, ses grandes angoisses, ses dangers, ses petites peines, ses petites joies. Cela mériterait certainement de ne pas rester manuscrit, et de survivre parmi les documents de cette sinistre époque. (Imaginez combien il serait curieux pour nous de lire, dans quelque notation littérale, ce qu'étaient au juste l'existence, la promiscuité, la conversation, dans les cachots de la Terreur !)

« Ceci dit, ce saisissant documentaire n'est pas un "livre"... Je ne crois guère que le public actuel y trouverait autant d'intérêt que les historiens futurs ou les romanciers curieux du réel. »

Voici le jugement d'Albert Camus :

« 17 juin 1948. Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer ce manuscrit. On ne peut pas ne pas être profondément touché par le ton même du récit. Garder l'amour de la vie, la confiance, l'humour quelquefois, la tendresse toujours au milieu des charniers, c'est un tour de force ou une grâce, je ne sais pas. Il y faut de l'âme en tout cas et l'auteur en est pourvu [...] La forme n'est pas littéraire, c'est un fait. Mais sans doute ne pouvait-elle pas l'être. »

En apprenant ces réactions, je suis parfaitement heureuse. Ils ont bien jugé : je n'ai pas fait de littérature.

Les années passent.

1957. J'apprends par hasard qu'un concours est organisé par *le Parisien libéré*. Je tente ma chance. Pourquoi pas ? J'envoie mon manuscrit anonyme numéro 75 537 (mon numéro au camp).

J'avoue que mon cœur frémit de joie lorsqu'une lettre de Claude Bellanger m'apprend que je suis lauréate du prix exceptionnel accompagnant le Grand Prix Vérité. Voir soudain mon nom dans les journaux, passer à la télévision à l'issue du déjeuner chez Lucas-Carton où une assistance choisie me remet le prix, assaisonné d'éloges... Je dois le confesser, un vertige me saisit, des vapeurs délicieuses me montent à la tête. Ça y est, me voici au bord de l'abîme : une maladie mortelle me tombe dessus... je me prends « au sérieux »! Oui, quoi de plus grave que de se prendre au sérieux? Réellement terrifiée, à peine le repas terminé, je me précipite à la Madeleine, aux pieds de sainte Rita et de saint Expédit, patrons des causes désespérées. Je les supplie ainsi : « Faites que je ne sois pas éditée. »

Je fus pleinement exaucée.

Les années passent.

1966. Une amie me demande de lui prêter le manuscrit. Elle le fait lire à M. Pontal, préfet de l'Oise. Il trouve le récit très bon et assez particulier dans sa forme. Il demande à me voir et m'explique qu'il faut absolument trouver un éditeur, ne serait-ce que pour en déposer un exemplaire à la Bibliothèque nationale en vertu du dépôt légal et à l'intention des « historiens futurs » ou des « romanciers curieux du réel », selon la formule de Roger Martin du Gard.

M. Pontal en parle à M. Chaussade, préfet de Haute-Normandie, qui obtient du Conseil général de Seine-Maritime la possibilité d'imprimer quelques exemplaires non commercialisés dans le but de conserver le « témoignage ». C'est alors que Mme Caillaux, sœur du général de Gaulle, que nous appelons tous « tante Agnès » et qui préside notre groupe de déportées de Seine-Maritime, remet un exemplaire à son frère. Et, un beau matin, je reçois une lettre toute simple, écrite à la main, sans en-tête sur l'enveloppe. C'était la lettre du général de Gaulle qui figure à la fin de cet ouvrage! Treize ans après, des amis s'employèrent à faire éditer mon livre. C'est ainsi qu'il atterrit à France-Empire en 1981. Je n'avais pas cru bon alors de parler de cette lettre du Général, mais François-Xavier de Vivie, qui a souhaité la renaissance de ce livre, m'a convaincue de la publier, car elle ne lui a pas paru de simple et anodine politesse. Et je pense effectivement que, mieux qu'aucune parole, elle introduira le lecteur au « cœur » de mon témoignage.

Quelques personnes m'avaient suggéré de le réécrire en vue de cette seconde naissance qui m'enchante d'autant plus qu'elle a lieu au sein d'une maison d'édition spécialisée dans l'Histoire. J'ai été tentée, sous leur influence, de lui donner une forme plus littéraire, plus cursive, plus léchée. L'éditeur m'en a dissuadée, estimant « qu'il y perdrait son authenticité et sa fraîcheur ». Je me suis inclinée et je laisse donc à mes souvenirs la spontanéité et, sans doute, les maladresses de mes vingt ans. Ils sont dédiés à ceux qui ont aujourd'hui l'âge que j'avais à Ravensbrück.

Béatrix de TOULOUSE-LAUTREC
Déportée sous son nom de jeune fille :
Béatrix de Gontaut-Biron.
Entrée au camp dans les 57.000 et au
retour de Torgau numéro matricule 75.537.

PREMIÈRE PARTIE

MONTLUC

Même le plus noir nuage a toujours sa frange d'or.
(Chant des Prisonniers.)

20 juillet 1946. Le Pont de Kehl est démoli. Le Rhin à gros bouillons bondit sur les ossements de ce qui fut une puissante armure de fer. A l'entrée du Pont, un grand écriteau blanc avec des lettres noires : « Ici, les troupes françaises ont franchi le Rhin en 1945 ».

Alors je me souviens qu'il y a deux ans le Pont de Kehl se dressait majestueux, les portes de fer resserraient leur étreinte sur les milliers de bagnards et de bagnardes qui s'en allaient aux travaux forcés. Combien peu ont repassé le Pont de Kehl!

AVANT-PROPOS

Je ne veux pas écrire un livre. Les faits précis, les statistiques, ce qu'on nomme : les horreurs de Ravensbrück, les descriptions techniques ont déjà été exposés.

Ce que je veux, c'est prendre un pinceau, une palette et y jeter quelques couleurs et vous qui regarderez ces couleurs, vous sentirez alors en vous toute la souffrance, les désespoirs et les espoirs de vos sœurs qui ont franchi le Pont de Kehl.

Je veux vous faire pénétrer l'atmosphère d'un tableau que j'ai non seulement vu mais vécu, et je m'engage à ne citer que des observations faites par moi seule.

Ne croyez pas que j'aie parcouru d'une manière spéciale l'âpre chemin où je veux vous mener. Non. Je n'ai été qu'une

entre mille, une entre mille à haïr, une entre mille à espérer, un point gris perdu dans la foule grise des bagnards, le numéro 75.537, une voix du chœur immense qui chantait en sourdine :

O terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher, piocher...

Cette masse humaine, chargée de chaînes, le front penché vers la terre, les yeux levés vers le ciel, chantait :

Même le plus noir nuage
A toujours sa frange d'or.

Je voudrais que de mon tableau, peut-être un peu sombre, se dégage cette clarté lumineuse qui a soutenu toutes nos camarades. Et que, lorsque de noirs nuages menaceront de vous écraser, vous gardiez une confiance ferme et pure. C'est le plus grand hommage que vous pourrez rendre à vos sœurs d'armes, car aucune d'elles n'a jamais douté :

Que même le plus noir nuage
A toujours sa frange d'or.

*

Un jour avec grande politesse
On ne sait pourquoi, ni comment
On nous demande notre adresse
Ce n'est que pour un renseignement
On nous emmène en auto
Comme tout l'monde
Tout droit à la Gestapo
Comme tout l'monde
Les deux mains derrière le dos
Comme tout l'monde
Et c'est ainsi qu'on arrive à Montluc
Comme tout l'monde
(Le chant de Montluc).

21 juin 1944. La route se déroule devant nous, blanche et poudreuse. Nous venons de dépasser la borne qui délimite les départements du Rhône et de l'Ain. Il est six heures du soir et dans l'Ain, c'est le couvre-feu ; représaille contre les maquisards qui gagnent du terrain.

Nous sommes Maman, moi et le chauffeur dans la camionnette de la Croix-Rouge ; c'est régulier, nous avons les ordres de mission nécessaires. Evidemment le couvre-feu ne tolère aucune exception, mais il nous reste deux kilomètres à parcourir pour atteindre notre but. Nous devions passer à cinq heures, une panne nous a retardés. Mais qui ne risque rien n'a rien, et le chauffeur accélère.

Soudain, à l'horizon, un point noir qui grossit et se concrétise dans une auto de laquelle bondissent des militaires armés. Reculer serait un suicide.

— C'est mauvais, mais n'aie pas peur, me souffle Maman, il faut rester calme.

— Stop. Ce cri de guerre retentit à nos oreilles plein de menaces. Aussitôt, la tête de mort sur leurs képis, les militaires nous entourent : la Gestapo. Ils nous insultent, croyant qu'ils sont les seuls à parler leur langue :

— Nous la tenons enfin la Comtesse, vous êtes une heure en retard...

— D'où le savez-vous ? Et il se mord la langue.

Ils nous font descendre de voiture et monter dans leur conduite intérieure, menaçant de leurs baïonnettes. Ils étaient trois plus le rétroviseur. Devant nous roule la camionnette, gardée elle aussi. Et nous suivons la Saône, la fraîcheur du soir tombe comme un voile léger sur les rives vertes, et les rues des faubourgs de Lyon sont très animées parce que c'est la sortie des bureaux, et :

— Vous vous expliquerez à la Gestapo, gueule le boche, jouant avec son revolver.

INQUIÉTUDES. LE PAPIER

Dans l'auto, Maman murmure :

— As-tu quelque chose sur toi ?

— Non, et vous ?

— Moi, oui, un mauvais papier.

Alors Maman hypnotise les serpents, leur parlant sans arrêter et les fixant, les yeux dans les yeux ; alors elle peut ouvrir son sac, en sortir un petit rouleau de papier :

— Prends-le et détruis.

Ce fut dit entre deux mots allemands et je ne compris que lorsque je vis la main de Maman s'avancer vers moi ; je pris le papier. Ils n'ont rien vu. Mais comment ? où ? Alors de la même façon je le rendis à Maman :

— Impossible.

Elle le reprend. Ils n'ont rien vu. Soudain panne dans le moteur, petite perturbation :

— Maintenant, je reprends le papier. Ils n'ont toujours rien vu.

Voici Lyon, le Train Bleu, les quais, les Jacobins, Bellecour, un virage, un caniveau, et nous voici dans l'enceinte de la terreur... d'où on ne revient pas ! Nous sommes cernés de toutes parts de militaires.

— Montez, ordonne le chef de notre équipe, et, lorsque je levai ma jambe et la reposai sur la marche supérieure, je crus que mes jambes étaient en coton ou l'escalier en substance molle. J'avais très peur.

TROISIÈME ÉTAGE

Nous voici au troisième étage du grand immeuble. Autour de nous cris, ordres, bruits de bottes et cliquetis d'armes.

— Entrez, et nous pénétrons, Maman, moi, le chauffeur et nos gardes du corps dans une grande pièce claire : le bureau du chef de la Gestapo :

— Prenez place, Mesdames. Versailles.

Questions auxquelles Maman répond avec calme.

— Fouillez, ordonne le chef, et systématiquement nos affaires sont passées au crible. Tout ce qui est papier est déposé sur le bureau du chef, qui les parcourt avec attention. Soudain de mon sac sort une lettre dont le chef se saisit. Je n'ose regarder Maman mais je sens posé sur moi son regard calme et d'apparence indifférent qui me brûle et me transperce.

— Qu'est ceci ? demande le chef.

— Des comptes, sans aucun intérêt..., et il replie la lettre et la pose sur la pile formée par tout ce qu'il a déjà parcouru et jugé sans intérêt. Je revis. L'avant-veille Maman m'a dit :

— On ne sait jamais, etc., note ce que je vais te dire... et ne trouvant rien d'autre sous la main, j'avais pris la lettre de C. qui laisse toujours beaucoup de marge, et j'avais noté...

— Ça va... Quand l'affaire sera éclaircie, vous serez libres, mais pour ce soir il est tard, sept heures, je me vois dans l'obligation de vous tenir à notre disposition.

Et nous redescendons les trois étages.

LA FORTERESSE

Certains mots évoquent certaines atmosphères. Celui de Gestapo correspond à un malaise très marqué, mais pour nous, Lyonnais provisoires, celui de Fort Montluc équivaut à terreur. Pour nous Fort Montluc égale torture, cachots humides, paillasses sales, punaises et rats. Mort ! Nous ne recevions jamais de nouvelles de ceux de nos amis qui en ont franchi le seuil. Dès que je vis, par la vitre de la petite auto qui nous conduisait, les murs crénelés et les portes de fer, j'ai compris.

Nous sommes au fort Montluc.

Dans un roulement d'acier, ces mêmes portes se referment après nous avoir englouties. Les hommes sont enchaînés deux à deux, mais les chaînes qui pèsent sur notre cœur sont plus lourdes.

Je me rapproche de Maman :

— Va-t-on nous séparer ?

— Je ne sais pas, il faut beaucoup prier. J'en suis incapable.

Les clefs tournent devant nous, les portes se referment derrière, je ne sais vraiment pas par où nous sommes passées. Mais nous voici dans un couloir de pierre. Tout le long, des portes. Je lève la tête et au-dessus de nous une triple balustrade superposée et, à chaque étage, deux soldats qui font la ronde. Je lis sur une pancarte : Frauen Sektion, Section des femmes. Le soldat appelle et du fond du couloir apparaît une femme S.S., elle a les cheveux roux et l'œil mauvais.

— Ah! Ah! dit-elle pleine de mépris, et d'un Komm — viens — autoritaire, elle nous mène dans le couloir, ouvre d'un bruit sec une de ces nombreuses portes pleines de mystère et nous pousse rudement.

C'est la cellule 26.

ENCORE LE PAPIER

Pendant tout l'interrogatoire, place Bellecour, Maman tenait le petit papier, si précieux et si dangereux, dans le creux de sa main. Il était notre unique pensée et l'inquiétude de le voir découvert nous donnait des forces et orientait notre esprit vers un but précis. Cela amortit beaucoup le choc que nous ressentions et tempérait notre effroi.

Arrivés à Montluc, Maman le tenait toujours dans sa main. Alors, pendant que nous attendions l'arrivée de la femme S.S., Maman me dit :

— On va nous fouiller. Chacun de nos gestes était sur veillé.

— Fais diversion. Alors je m'éloignais innocemment du lieu où l'on nous avait groupées. Aussitôt voilà le soldat qui crie : Komm, Komm ; alors, très calme et étonnée, je reviens à pas lents sentant fixés sur moi tous les regards. Je me rapproche de Maman :

— Ça va ?

— Oui, je l'ai glissé derrière le radiateur. Alors la geôlière nous a emmenées. On ne nous a pas fouillées et le précieux papier était derrière le radiateur, dans le couloir.

LA CELLULE 26

Le jour baisse. Il est au moins huit heures trente. Le pas que nous venons de franchir est si grand que nous ne savons plus mesurer ce que nous ressentons. Tout ce que nous savons c'est qu'il y a deux heures nous étions libres, et maintenant, quatre murs très gris et sales, le sol en terre battue, une paillasse et, au-dessus de la paillasse, si on lève la tête, des barreaux qui laissent passer un air chaud. Dans un coin, un seau, et ça c'est une réalité. Ce n'est plus une crainte,

une perspective angoissante, un avenir improbable. Non! C'est le présent inéluctable contre lequel nous sommes impuissants, c'est la chaîne qui s'est refermée sur nous, c'est la prison.

Alors je m'assieds sur la paillasse et je pleure. Maman s'approche du seau. Cela me fait mal. Et elle s'assied près de moi et me murmure des mots très tendres et pleins d'espoir :

— Notre cas n'est sûrement pas mauvais puisqu'on ne nous a pas séparées, etc., et le soir avance; nous voici enveloppées d'ombre et nous nous soufflons tout bas des paroles de réconfort et d'espérance... et puis si jamais nous étions séparées, il faut se concerter... Et puis Maman me fait des recommandations :

— Attention à tout ce que tu dis... attention aux moutons, femmes mises dans les cellules pour espionner... attention aux microphones... Il faut être armé pour la prison!

Et maintenant il fait tout à fait noir.

PREMIERS CONTACTS AVEC DES CAMARADES

Nous sommes tirées de notre torpeur, angoissées par un bruit de pas et de clefs. La lourde porte tourne sur elle-même, s'ouvre et se referme avec un claquement de ferrailles. Les pas lourds et durs s'éloignent dans le silence et la nuit de la prison. Alors nous ouvrons les yeux : un être vivant est là! Un faible rayon de lune nous permet de deviner un visage jeune et surtout, au milieu de ce visage blanc, deux yeux sombres affolés.

— Où suis-je? La voix fraîche meurt en un sanglot et le corps s'effondre sur notre paillasse à côté de Maman. Nous nous serrons l'une contre l'autre!

— Il ne faut plus rien dire, c'est peut-être un mouton. Les sanglots sont hachés par des bribes de paroles qui n'ont pas de sens. Pourtant : Papa... mort... Maman... fiancé... ma faute... reviennent souvent. Alors Maman intervient mais n'obtient pas de réponse claire. Apparemment, cette jeune fille devait être fiancée à un résistant et, à défaut de ce dernier, elle, son père, sa mère sont arrêtés. Alors Maman lui conseille de prier car Dieu seul a un pouvoir illimité ; mais les sanglots se poursuivent, monotones et déchirants au milieu de la nuit.

Soudain, un coup de feu ! Je sursaute, affolée. Maman me presse contre elle :

— Ce n'est rien, mais il faut beaucoup prier, avec toute notre ferveur ; il doit en avoir besoin, c'est le seul secours que nous puissions lui accorder. Alors je pleure d'angoisse et à grand-peine je parviens à répondre : Sainte Marie, Mère de Dieu... etc. Les minutes paraissent des siècles, je me sens au fond de l'infini et j'égrène un à un les petits grains du chapelet, apaisée par la douce chaleur que me communique Maman. Ce murmure machinal — j'étais incapable de penser — m'avait assoupie. Mais un nouveau bruit de pas et de clefs m'éveille à la réalité ; la porte s'ouvre et se referme, les pas s'éloignent, une femme est là, debout, dans le rayon de lune. Un lourd silence plane sur nous toutes. Soudain, la femme apeurée réalise, son âme se déchire et à son tour elle s'effondre sur un bout de la paillasse, sanglotant, et la tête dans ses mains :

— Mon enfant, mon tout petit... J'ai entendu dans mon enfance une chienne hurler de cette façon.

Nous essayons de la calmer, mais sans succès. Quelles sont les paroles qui apaisent une mère à qui on a arraché l'enfant de son sein ? Et elle continue dans une vague de désespoir à crier :

— Qu'ont-ils fait de mon bébé ? Alors la voix de Maman s'élève au-dessus des sanglots :

— Pour ceux qui souffrent, pour les innocents, je vous salue Marie... Peu à peu le calme revient et c'est en chœur que nous répondons : Sainte Marie, Mère de Dieu...

Lorsque la lumière du jour illumina notre triste cellule, nous étions cinq femmes par terre, serrées les unes contre les autres.

LE CAFÉ

Lorsque le jour se lève, on éprouve soit de la joie, soit de l'angoisse car, ainsi qu'un fleuve qui toujours se renouvelle et n'est jamais semblable à lui-même, une journée apporte soit un pas en avant, soit un recul : un ruisseau doux comme le miel ou âcre et amer comme la ciguë. Aussi, avec le ciel clair s'éveille en nous un sixième sens, celui de l'intuition de la

souffrance et, lorsque résonne tout alentour de nous ce cri : Aufstehen, debout, ma gorge est si serrée que je ne peux pas proférer un son. Quelques instants après, la porte de notre cellule s'ouvre. Personne de nous ne bouge : serait-ce une nouvelle compagne ? Mais la voix de l'allemande crie, méchante :

— Kaffee hohlen, schnell, ici vous êtes en prison, cela accompagné d'insultes humiliantes que je suis heureuse de ne pas comprendre. Alors, Maman se lève, va à la porte, ramasse un récipient posé à terre, dit aimablement merci et la porte claque.

C'est le café, jus noir sur lequel flottent des yeux gras, dans une gamelle sale et graisseuse. A cette vue j'ai envie de vomir.

— C'est chaud, dit Maman, il faut boire, cela nous fera du bien, après cette nuit, et il faut pouvoir affronter la journée, et avec le plus grand calme elle boit cette infecte mixture avec autant de naturel que s'il s'était agi d'un délicieux café crème servi dans du saxe. Mais les traits de Maman sont contractés et sa bouche est crispée par le dégoût et l'écœurement. Cependant aucune plainte ne dépasse ses lèvres. Je suis émue de cette simplicité et cela me fait mal de voir comment Maman, si raffinée, affronte les humiliations de la prison. A mon tour, je bois. C'est vraiment très mauvais, mais chaud. Nos compagnes suivent notre exemple et la gamelle est bientôt vide.

ET TOUJOURS LE PAPIER...

Nous voici, toutes les cinq, les unes derrière les autres dans le couloir de la prison. Celui-là même par lequel nous sommes arrivées hier soir. Autour de nous cris, ordres brefs, claquements de talons, discussions ; alors la voix de Maman, blanche et contenue, résonne dans mon oreille :

— Ils ont dû trouver le papier (nous l'avions laissé derrière le radiateur). Je suis perdue. Toi, on te relâchera, tu préviendras X, et prie pour moi, Dieu ne t'abandonnera pas.

Je sens le sol se dérober sous moi.

— Vous en êtes sûre ? Mais Maman ne m'entend plus ; d'une manœuvre stratégique elle s'approche du radiateur. Alors j'observe une petite flamme qui s'allume au fond de ses

yeux, ses joues reprennent des couleurs, un geste rapide comme l'éclair. Ils n'ont rien vu ! Et la voilà qui se glisse près de moi :

— Le voilà, je m'étais trompée.

— Mais laissez-le.

— Non, c'est trop dangereux.

Au même instant, l'Allemande commande brièvement :

— En afant, Mestames, fouille.

Je risque un regard vers Maman qui semble calme : Jetez-le vite ; mais c'est impossible, nous sommes trop gardées et trop d'yeux braqués sur nous pour surprendre le moindre geste. Alors nous avançons en file indienne, gardées à l'avant et à l'arrière.

La fouille : petite pièce carrée, une table, un banc et dans un coin, près du banc, un poêle. Nous sommes assises toutes les cinq sur le banc, et la fouille commence.

Il faut se déshabiller une à une et se tenir nue, debout devant la femme en uniforme. A mesure elle arrache de nos mains chaque pièce que nous ôtons, la froisse en tous sens, inspecte minutieusement chaque couture et regarde en transparence. Tout en se livrant avec attention à ce travail, elle ne perd pas des yeux les quatre autres victimes qui attendent sur le banc, et ne se gêne pas pour gueuler si une attitude lui déplaît. Tout objet suspect est mis de côté. Il faut faire certains mouvements de gymnastique qu'elle ordonne d'un geste brusque, par exemple lever les bras, se baisser, plier les genoux en les écartant, et son regard soupçonneux et méchant visite tout ce qui pourrait servir d'abri à un objet « de toute importance ». Il faut ouvrir très grand la bouche et, d'un geste violent, elle passe sa main dans les cheveux, en ressort peignes et barrettes, dit d'une voix menaçante « ça fa », et vous montre le mur près de la porte où il faut en un clin d'œil se ranger et se rhabiller. Tout cela doit s'effectuer à un rythme rapide et, l'une après l'autre, nous devons nous exécuter.

Durant toute cette opération, je suis hantée par l'idée du papier que Maman tient dans sa main. C'est mon tour, puis une autre, encore une autre, et voilà celui de Maman. J'ose à peine regarder. Je me rends trop bien compte que rien ne peut passer inaperçu... Et la pièce est si nue, si propre, qu'un papier jeté par terre serait aussitôt ramassé.

Maman se déshabille, fait la gymnastique exigée, ouvre la bouche, l'Allemande crie « fertig », et Maman est de nouveau près de moi. On n'a rien trouvé. Cela tient du miracle. C'est peut-être parce que j'ai beaucoup prié et répété dans une fièvre : Seigneur, aveuglez ceux qui veulent nous frapper.

Nous voici dans la cour. On nous a tout pris : bijoux, argent, lunettes, poudre, tout, absolument tout, sauf nos habits. Les objets de toilette nous seront rendus par la suite. Je parviens à demander :

— Où est-il ? et Maman répond :

— Dans ma main. Je suis incrédule.

Plus tard elle me racontera comment elle a pu jeter le pli derrière le poêle et le reprendre après la fouille sans être vue. C'est de la haute école.

Nous voici toutes les cinq debout dans le couloir, toujours le même, de la « Frauen Sektion », Section des femmes... le couloir le long duquel s'alignent, à intervalles réguliers, les portes mystérieuses surmontées d'un numéro blanc et percées d'un petit trou : le judas.

Je suis la première des cinq. Profitant d'un moment d'inattention de notre gardienne, Maman me dit :

— Prends le papier, je te le passe dans mon chapeau, toi, on ne te fouillera plus, moi on ne sait jamais. A peine me suis-je emparée du chapeau gris et du papier glissé dedans que l'Allemande vient à moi, me fait signe de la suivre.

Cela s'est passé si vite que je suis incapable de décomposer cet instant, je crois, le plus pathétique de ma vie. Il est resté gravé dans mon cœur comme une image : je me retourne pour voir si Maman me suit, une porte qui s'ouvre, et au moment où un coup de poing dans le dos me jette en avant, je vois Maman qui s'élance : « Mon enfant ». Je crois que je lui ai jeté un regard désespéré... sa voix s'est perdue dans le bruit de la serrure de fer.

Devant moi une cellule semblable à celle d'hier, où gisent des corps humains. Je colle l'oreille contre la lourde porte de chêne, mais je n'entends plus rien.

Alors, je crois que j'ai crié « Maman » et, appuyant ma tête contre le mur, j'ai beaucoup pleuré.

MONTLUC

Bruit des pas, et bruit des armes,
Sentinelles jours et nuits
Et du sang, des cris, des larmes
Et la mort pour ceux qui fuient...

Il m'a fallu jusqu'à présent vous faire un récit, afin de donner un sens à ce qui va suivre. Il a fallu que le lourd rouleau de fer se referme sur vous. Il a fallu que vous aussi pénétriez dans les murs de la prison par la même porte que moi. Alors, peut-être, saurez-vous maintenant comment regarder le tableau que je déroule devant vos yeux, et saurez-vous dégager l'atmosphère qui fera battre votre cœur à l'unisson de celui de toutes vos sœurs d'armes.

ACCUEIL

— Ça fait deux mois que j'suis-t-ici, eh ben, les nouvelles, et puis j'en ai vu, eh ben! C'est toujours pareil, faut qu'ça chiale son saoul!

— Tu nous casses les pieds, eh! la môme.

— F... lui la paix.

Et un murmure confus succède à ces interpellations. Je ne sais pas depuis combien de temps je pleure ainsi, la tête contre le mur. Je n'ose la relever.

Une voix. — Y a encore d'la place sur la paillasse.

Il faut tout de même être digne, je m'assieds. Quatre paires d'yeux sont braquées sur moi. Je regarde sans voir, tenant d'une main crispée le petit papier.

Une voix. — Moi j'suis Madeleine, Mado pour les intimes, et ça fait deux mois qu'j'suis-t-ici. J'ai trente-trois ans.

Une autre voix. — Ça va, depuis l'temps qu'tu nous l'dis, on commence à l'savoir. Et puis on dit pas « suis-t-ici », mais « suis-z-ici ». Eclat de rire de Mado.

Mado. — Oh! si tu veux, j'suis pas contrariante moi (ton théâtral). Et puis ça c'est Victoria, cinquante-deux ans.

Victoria. — Moi, j'suis l'Mathusalem, y a pas à s'tromper.

Mado. — Ça, c'est Alice, trente-cinq ans.

Victoria. — C'est not'cerveau Alice (Alice est institutrice).

Mado. — Et ça c'est l'bébé, Elisabeth, vingt-quatre ans, et...

Alice. — Vous avez de la mémoire?

Moi. — Non.

Elisabeth. — Pourquoi êtes-vous là?

Moi. — Je ne sais pas.

Victoria. — T'as écouté la radio, hier soir?

Moi. — Quelle radio?

Victoria. — Tu t'fous d'nous, la môme, ben, la radio d'Londres, tiens!

Moi. — Non.

Mado. — Ça t'intéresse pas?

Moi. — Non.

Victoria. — Pourquoi t'es arrêtée?

Moi. — J'sais pas.

Victoria. — T'es pas maligne... (après réflexion)... Qu'est-ce que t'as fait d'ton amant?

Moi. — J'en ai pas.

Victoria. — Ben! t'es complète. Où c'est qu't'as été élevée?

Moi. — ...

Victoria. — T'as pas d'gosse des fois?

Moi. — ...

Mado. — J'te dis d'lui f... la paix.

Et les voilà qui reprennent une conversation qui, je le devine, a été interrompue par mon arrivée.

Alors je pense à Maman et une vague de sanglots m'étouffe, et de nouveau je pleure. Mais cette fois-ci je ne suis pas dérangée, alors, tout en pleurant doucement, je déchire des petits bouts de papier que j'avale... Il m'a fallu toute la journée pour me livrer à cette opération.

Mado. — Si t'as quelque chose à planquer, faut pas t'gêner. Ici, on est entre amies.

Moi. — Oh! non, je n'ai rien.

VICTORIA

Victoria a un mètre cinquante de tour de taille, elle pèse quatre-vingt-quinze kilos. Ses jambes et ses bras sont des piliers d'un blanc transparent diaphane. Victoria, c'est une

cascade de bourrelets qui se succèdent de la tête aux pieds. Toutes les parties du corps sont solidaires les unes des autres. Une face rubiconde domine cet édifice avec de bonnes joues fraîches et roses et deux petits yeux rieurs renfoncés dans la graisse, le tout auréolé de boucles brunes et folles.

Victoria porte de petits souliers à hauts talons et une robe d'un rouge écarlate. Cette robe est en voile bordée d'un volant dans le bas, très ajustée ; Victoria prétend avoir « une taille ». Il y a aussi un jupon en artificiel, tirant sur l'orange et qui donne à l'ensemble une nuance lumineuse. Le contraste du rouge sur la peau blême a certes été savamment combiné par la tenancière du café de Villeurbanne.

Victoria est toujours satisfaite et son volume emplit la moitié de la cellule.

Elle aime à rappeler ses souvenirs.

— A Saint-Joseph, on était quand même mieux... Ah ! ça mes p'tites...

Saint-Joseph est la prison des droits communs de Lyon, et Victoria aime à jouer le rôle d'une mère poule.

Mais malgré toute sa puissance, Victoria a un point faible.

— L'aimez-vous votre petite Myrka ?

Alors ses petits yeux se remplissent de larmes, son visage s'éclaire en proie à un subit intérêt : Oh ! ma petite Myrka, ma petite fille. Dire qu'elle peut pas vivre sans moi. Et qui la nourrit maintenant ? C'est qu'elle est si difficile ma Myrka. Et qui la protégera contre les mauvais chiens ? Oh ! ma Myrka, ma pauvre petite Myrka... et voici ce gros corps secoué de sanglots. Nous sommes attendries.

— Allez, pleurez pas, on vous la rendra vot'Myrka.

— C'est qu'elle m'aime plus que mon mari, ma Myrka, et puis elle n'me trompe point. Si j'suis pas là é s'lais'ra mourir. C'est y une pitié que d'voir d'pareilles choses... Ma Myrka, elle était pas grande, et puis toute blanche.

— Ça va, ça va, on la connaît vot'Myrka, c'est comme si elle était à nous.

Alors, émue par une si sincère compassion, Victoria tamponne ses yeux tout rouges, sa volumineuse poitrine retombe dans un dernier hoquet, elle gémit encore :

— Ma petite Myrka. Elle ravale ses larmes et pose ses deux petites mains sur son énorme ventre.

Un autre souvenir que Victoria aime à nous conter, c'est :

— Le soir quand la journée est finie et que j'fais l'total d'la caisse et qu'ça m'tinte ferme dans la main, alors j'caresse ma Myrka qu'est toujours à mes pieds, j'me caresse le ventre et j'me dis :

— Tout c'que j'ai gagné là, mon p'tit ventre c'est pour toi.

Ça rime et ça m'remplit l'cœur de légèreté.

— Vous n'pensez donc qu'à manger, Victoria ? lui demandons-nous alors, et elle, avec conviction :

— Mes petites, y a guère que ça en c'monde. Manger, dormir, ça c'est la condition pour ben s'porter. Tout l'reste ce n'est qu'des imaginations. Et pour renforcer cette affirmation, sa lourde tête retombe en avant, bientôt un ronflement sonore s'échappe de ses lèvres rouges entrouvertes. Mes p'tites, y a qu'ça d'vrai.

MADELEINE, DITE MADO

Mado est mince mais musclée, sa tête est trop volumineuse pour sa taille qui n'est pas grande. Elle est coiffée comme une petite fille qui va à l'école et porte une robe grise très simple comme en portent les orphelines. Son teint est bilieux et ses yeux graves et très noirs.

Mado nous a raconté sa vie :

— J'étais toute gosse quand mes parents sont morts et j'ai travaillé de bonne heure. Et puis, mes enfants, ici j'me repose comme jamais dans ma vie. Ma tante qu'était blanchisseuse, elle avait pas les yeux dans sa poche. C'était une occasion, elle était chiche et je lui servais d'tout. C'est moi qu'allumais l'feu, qui f'sais l'ménage, qui portais l'linge aux clients. C'était ben l'meilleur d'la journée, mais dame, si j'étais trois minutes en r'tard su l'horaire, ben, ça cognait ferme. Ah ! ça les taloches et les coups d'bâton, elle était pas avare, pour ça non, ça pleuvait plus qu'on en voulait. A treize ans, hein, j'me levais à six heures, même cinq heures, et j'me pieutais à minuit. Ah ! ça j'boulonnais ferme. J'ai essayé de m'sauver un jour et j'me suis fait violer. Oh ! pis c'est guère intéressant pour vous... J'allais parfois chez les sœurs, dame, elles étaient pas mauvaises, le peu que j'sais, c'est elles qui m'l'ont appris. Et puis, un jour, ma tante m'a dit comme ça :

— J'vais m'débarrasser d'toi, mauvaise graine, et j'vas t'marier à c'gars-là.

J'serais partie avec n'importe qui, car ma tante elle était pas bonne, une vraie saloperie, tiens ! Alors, j'me suis mariée avec le gars qui n'était pas mauvais. Y m'battait pas et disait d'pas m'fatiguer. J'rigolais, mais c'était pas d'la rigolade. Parfois y m'rapportait un « souvenir ». Puis un jour, j'me suis trouvée enceinte. Alors y a eu du tintouin avec la belle-maman et pis la tante. Oh ! c'est trop long à dire, alors on a attendu que l'gosse y soit là et on a pris l'train pour Mâcon. L'gars y a trouvé du boulot : y est pas maladroit et y craint pas l'ouvrage. Et pis l'gosse a grandi. Oh ! y avait pas à s'plaindre.

A ce passage du récit, inévitablement ses yeux se remplissent de larmes. Alors, après un court arrêt, elle reprend :

— J'suis aguerrie à la souffrance et quand j'pense à ça, faut que j'pleure. Il a neuf ans mon gosse et j'sais rien d'lui. Mon homme, j'crois qu'ils l'ont fusillé. C'est qu'on n'était pas pour c'te vermine-là, nous, on est des patriotes. Et mon gosse, y s'ra p't'être orphelin, mais tout c'que j'puis dire c'est qu'il aura pas à rougir de ses parents. Parce que, et sa voix devient rude, ça fait deux mois que j'suis-t-ici, et qu's'ils veulent me garder deux ans, ben y m'sortiront pas un mot. Hein !... Mais j'aime mieux pas y penser à mon gosse, j'peux rien et ça m'fait mal. Et puis j'veux croire qu'on s'retrouvera encore tous les trois. Hein, j'sais bien qu'c'est impossible puisqu'ils l'ont fusillé, mais j'veux y croire, je veux y croire. Et un violent sanglot la secoue tout entière.

— Il faut se calmer, Mado. Mais elle se crispe.

— Non de non, f... moi la paix, vous comprenez donc pas qu'ça fait deux mois qu'j'suis-t-ici et qu'j'en ai marre. C'est moi qui vous tient l'moral, hein ! c'est moi et ça fait deux mois que j'suis-t-ici et vous ça fait pas huit jours, eh ben ! y a des moments où faut qu'ça sorte. F... moi la paix et pis après ça ira mieux. Ça dure pas longtemps, mais faut qu'ça sorte. Vous verrez comment qu'c'est quand vous s'rez-t-ici deux mois !

ALICE

Alice écoute tout ceci d'un air calme ; assise sur la paillasse, elle croise ses jambes et son regard se perd dans l'espace.

— A quoi c'est que tu penses, Alice ?

— On dit : à quoi penses-tu ?

— T'es trop savante pour nous, à quoi tu penses ?

— Penses-tu, rectifie patiemment Alice, je pense qu'ils ne doivent rien savoir de précis sur cette boîte aux lettres.

— Pour sûr, toi tu s'ras relâchée.

— Oh ! ça ne veut rien dire, mais ça m'ennuie pour les gosses, c'est que l'année scolaire n'est pas finie et la Directrice trouvera-t-elle une remplaçante ?

Et Alice, calme, se replonge dans ses pensées. Une idée subite la frappe, elle se lève, souple et rapide, enlève sa chemise, la déchire.

— T'es pas folle, des fois ?

— Je n'aime pas rester sans rien faire. Et Alice dispose un carré, prend une épingle et tire des fils. Toutes l'observent avec intérêt.

— Non mais, tu vas-t-y nous mettre au courant ?

Alors, Alice énonce :

— Je vais tirer des fils et faire des jours, je veux en faire un mouchoir et, quand il sera fini, je serai libérée.

— Pour ça, affirme Victoria, tu s'ras sûrement libérée vu qu't'as ni fil ni aiguille, c'est pas avec de l'air que tu l'feras ton mouchoir.

Alors Mado, encourageante :

— Sois pas défaitiste, elle a bien raison, Alice, et quant au fil et à l'aiguille, tu sais c'est pas pour rien que ça fait deux mois que j'suis-t-ici, va ! Tire-les toujours tes fils et moi j'te trouverai l'matériel.

Mado a en effet trouvé le matériel et Alice avait presque terminé son mouchoir quand, un matin, on vint lui dire : Schnell, Schnell, tout pagage... Et Alice fut libérée.

ELISABETH

Elle est toujours assise à côté d'Alice. Grande, musclée, à la fois mince et solide, le teint mat, une bouche encore enfantine. Lorsqu'elle rit, ses dents sont très blanches et sa figure s'éclaire, mais elle ne rit pas souvent, Elisabeth. Elle ne pleure pas non plus, car ça ne se fait pas de pleurer, mais ses beaux yeux marron brillent souvent et son menton tremble.

Alors elle murmure : Ah! les vaches, et ça lui donne du courage.

Son œil est toujours collé au judas :

— Mais tu peux pas le voir.

— On ne sait jamais... et, finalement épuisée de n'avoir rien vu, elle va se rasseoir souple et lasse près d'Alice. Elisabeth parle peu et lorsque la lourde porte s'ouvre pour laisser passer la soupe ou le pain, Elisabeth se précipite les yeux levés vers les balustrades qui surplombent le couloir. Un jour, j'ai compris. Emportée soudain par une vague inconsciente, elle souffle : « Jean-Pierre, Jean-Pierre ». Mais l'Allemande n'est pas sourde et les coups pleuvent sur notre camarade, la porte claque. Elisabeth, transfigurée de bonheur :

— Ah! mes amis, quelle décoction, mais je l'ai vu, mon Jean-Pierre, et lui aussi il m'a vue, et il m'a souri...

Mais une ombre voile le visage radieux. Depuis l'autre jour où je l'ai aperçu, il a maigri... et ses yeux étaient cernés... Mais Mado intervient :

— Tu l'as vu, c'est déjà énorme, moi l'mien, j'le verrai plus, alors fais pas tant d'histoires, y est pas mort et toi non plus, alors y a toujours de l'espoir.

Alors j'apprends qu'Elisabeth est la fiancée de Jean-Pierre, ils ont été arrêtés la veille de leur mariage, pour une imprudence. Lui faisait une grande résistance et Elisabeth l'aidait. A l'interrogatoire, on l'a martyrisé et on a dit à Elisabeth : « Ton fiancé, il est mort et fusillé », et trois jours après, Jean-Pierre balayait la balustrade. Alors Elisabeth comprit que les Allemands mentent parfois et elle n'a jamais parlé. Mais le cas de Jean-Pierre est grave. S'ils le tuent, je ne survivrai pas. Nous la rabrouons. « Fais pas de la pose, on refait sa vie à ton âge. » Mais au fond de nous-mêmes, nous savons toutes que c'est vrai. Si Jean-Pierre était fusillé...

Maintenant je sais que Jean-Pierre est mort, mais je ne sais où est Elisabeth.

TÉLÉPHONE

Ma principale préoccupation est de découvrir où est Maman.

ÉPILOGUE

CRUSOO

Nous voici au Danemark.

— Tout le monde descend. Inquiètes, nous demandons :

— Pourquoi ? Mais on nous rassure.

— C'est un camp où vous déjeunerez et pourrez vous nettoyer un peu.

Un jeune homme s'approche pour m'aider à porter mon baluchon ; mais, très effrayée, je refuse de me séparer de ces objets précieux ; s'il allait me les voler ?

— Je crois qu'on peut avoir confiance, me dit Jacqueline.

— C'est possible, mais enfin.

A cinq cents mètres de là, un petit camp en bois nous attend, propre et coquet ; on peut se coucher, se laver, se reposer.

— Et dans quelques instants, vous aurez à déjeuner.

C'est cela, surtout, qui nous hante.

Que c'est bon de rôder de-ci, de-là, au soleil. Tous les Danois de la petite ville sont là et nous interrogent avec intérêt. Celles qui savent l'allemand, expliquent, et l'auditoire semble bouleversé.

— Premier service, premier service, crie une voix, et en un clin d'œil le grand réfectoire est plein.

Devant chacune de nous, une assiette pleine de porridge au lait, un petit pain, du beurre et de la confiture.

— On peut y toucher ?

— Mangez, mangez, nous encouragent les infirmières danoises, avec bonté.

— Tout ça, c'est pour moi ?

— Mais oui, et quand ce sera fini, vous en aurez d'autre.

Il n'en faut pas davantage ; voici toutes les têtes penchées vers la table. Pas un seul bruit, si ce n'est celui des cuillères.

Maman sanglote.

— Oh ! c'est trop beau, c'est trop beau. Elle n'est pas la seule à pleurer. D'autres font entendre des hum, hum, retentissants ou rient aux larmes.

Pour ma part, j'ai mangé cinq assiettes de porridge, six ou sept petits pains et j'aurais pu encore bien en manger davantage, mais un violent malaise intestinal me força à arrêter.

Soudain, une voix appelle.

— Que tout le monde vienne ici.

Les couleurs danoises flottaient à l'entrée et le chef du camp était là, très sérieux.

— Mesdames, j'ai une triste nouvelle à vous communiquer. Votre convoi était composé d'une dizaine de cars. Des camions allemands se sont infiltrés dans votre convoi et les avions les ont mitraillés. La malchance a voulu qu'un de vos cars ait été touché. On signale treize morts, dont le petit chauffeur canadien, et plusieurs blessés. Je demande une minute de silence pour vos camarades. Et on sonna les hymnes patriotiques.

— Que de chichis pour treize morts, me souffla ma voisine. Il me sembla, aussi, que c'était superflu, et je pensais aux cadavres du lavabo.

EN ROUTE POUR COPENHAGUE

On s'est lavé, on a dormi, on a déjeuné encore une fois, et nous voici en route pour la Suède.

PADBORG : petite gare où les cars nous conduisent. Là, un train nous est affecté. Les « Adèles » se sont installées dans un compartiment.

— Venez vite, venez vite, crie Douchka et, en effet, nous voyons sur le quai des dames avec des paniers de sandwiches qu'elles nous distribuent.

Et le train part. On se raconte des histoires.

— Non, mais, tu réalises ?
— C'est fou. Christiane sort dans le couloir.
— Ces « Adèles » sont si bruyantes.
— Les jeunes « Adèles » sont plus raisonnables.
— C'est pas difficile.

Un jeune officier passe. Il nous sourit. Christiane lui répond avec une charmante coquetterie, elle redevient femme. Quelle douce sensation !

Voici la nuit qui tombe. Les grandes « Adèles » sont insupportables ; elles rient et parlent toutes à la fois. Jacqueline vient nous rejoindre.

— On ne peut plus les retenir.
— Je n'ai pas le courage de coucher avec elles.
— Moi non plus.
— Moi non plus.
— Tiens, voici un strapontin.
— Qui le veut ?
— Prends-le, et Christiane s'y installe.

La nuit tombe.

Nous longeons le train et, de couloir en couloir, nous atteignons un wagon qui semble plus calme que les précédents où ces dames de Ravensbrück font tant de bruit.

— Si on restait là ?
— Bonne idée. Ce compartiment est vide et avec Jacqueline, nous nous étendons chacune sur une banquette rembourrée.
— Ça, c'est du luxe.
— Première nuit de confort.
— Bonsoir.
— Hum, hum. Une voix nous réveille.
— Qui est-ce ? Devant nous, deux religieuses sourient avec bonté. Il ne faut pas avoir peur, elles convoient le train et c'est leur compartiment. C'est défendu pour nous de venir là, mais il ne faut pas nous inquiéter, elles nous réveilleront demain matin.

FRÉDÉRICA : en descendant du train, il nous a été distribué une pomme et des sandwiches.

— Que c'est bon !

Et voici le bateau qui nous attend.

— Où on va ?

— On traverse le Petit Belt.
— Il est quatre heures du matin.
— C'est l'heure de l'appel.

Puis un train et de nouveau un bateau qui nous fera traverser le Grand Belt. Le Gouvernement danois veut que nous voyagions en première, et l'on annonce :

— Il y aura un petit déjeuner au restaurant. Deux services.

Mais au cri : premier service, toutes bondissent vers la salle.

— Il y en aura pour tout le monde.
— On dit ça, mais c'est plus sûr d'y être maintenant.
— Du calme, mesdames, il y en aura pour tout le monde. Ne poussez pas.

Les « Adèles » ont réussi à entrer.

— On est quatorze, on prend cette table. Il n'y a que treize places. Avec Jacqueline, nous partageons la même chaise.
— Va donc en demander une au maître d'hôtel.
— Je n'ose pas.
— Que tu es bête.

Alors, timidement, je demande :

— Monsieur, s'il vous plaît, une chaise, et, affolée, je retourne auprès des « Adèles ». Je ne peux pas encore réaliser qu'un homme peut ne pas vous donner des coups de poing sur la g...

Le restaurant nous semble un décor de théâtre : des tables, des nappes, des verres, ça brille. Il y a des fleurs, de la lumière, et quel déjeuner !

— On a perdu l'habitude.
— J'aime mieux manger avec une cuillère.
— Moi aussi, la fourchette me pique la langue.
— Moi, ça revient très bien.
— C'est un conte de fées.
— C'est un rêve.
— Ça valait le coup de s'faire arrêter.
— Pour sûr, comme voyage ?
— Tout avantage, à l'œil.
— Quand on racontera ça. Lyon, Allemagne, Berlin, Leipzig, Berlin, Ravensbrück, Lübeck, Kiel, Danemark, Suède, y seront jaloux.

VERS LA SUÈDE

Et le bateau et le train qui nous mènent à Copenhague semblent irréels.

— Dis donc ?

— Tu crois pas qu'on rêve ?

— J'en sais rien, mais c'est au poil. Et dans la brume matinale se profile, au loin, Copenhague.

— Que c'est beau !

Il est sept heures du matin.

COPENHAGUE : nous attendons dans le train, nous ne traversons pas la ville.

— C'est dommage.

— Va, on y reviendra.

Et voici le bateau, un grand bateau.

— N'ayez pas peur, mais il y a la Gestapo à bord, qui inspectera vos papiers.

Le sang se glace dans nos veines.

— La Gestapo ?

— Vous savez bien que le Danemark est occupé et que la guerre n'est pas finie ?

Nous sommes le 27 avril 1945. On nous a distribué des cartes d'identité provisoires.

— J'ai peur, murmure Marie.

Nous avons toutes un serrement de cœur.

— Française ?

— Oui.

— Weg, allez.

Et nous voici sur le bateau.

La sirène soudain retentit.

Une infirmière s'est approchée de nous :

— Vous voyez ces hommes en civil qui descendent du bateau sur le quai ?

— Oui.

— Ce sont les hommes de la Gestapo.

Le navire, sans une secousse, semble glisser sur l'eau. La capitale danoise devient de plus en plus petite. Bientôt, elle disparaît dans la brume.

— Vous êtes libres, complètement libres.

Et cette fois-ci, c'est à moi de m'appuyer contre la balustrade et de sangloter.

— Liberté, liberté chérie.

Un groupe de jeunes chante.

Le jour se lève.

— C'est le printemps.

— Vive la Suède, crient des femmes.

— Vivre la France, et de douces vagues balancent le bateau, et des mouettes gracieuses nous accompagnent.

Que c'est bon de vivre!

ARRIVÉE

— Vive la Suède, vive la Suède, crient des femmes, et en effet, la terre apparaît à l'horizon.

Et voici le port.

— Malmö, nous annonce-t-on.

Accoudées au bastingage, émues, nous hurlons :

— Vive la Suède, vive la Suède !

Sur le quai, un officier, en grand uniforme, est debout ; une haie de soldats l'entoure.

Voici le bateau qui jette l'ancre.

— Garde à vous, a dû crier l'officier, et tous saluent les misérables bagnardes.

Nous voici à notre tour sur le quai.

— Belges.

— Hollandaises.

— Polonaises.

— Françaises. Nous ne sommes pas nombreuses. Les « Adèles » seulement. Les groupes se sont formés par nationalité, et voici les attachés d'ambassade, de consulat, de mission, qui accourent :

— Belges ? c'est vous ?

— Non, là-bas.

— Hollandaises ?

— Plus loin. Mais personne ne demande où sont les Françaises.

A chaque groupe, le commandant adresse quelques mots.

— Au nom de Sa Majesté le Roi, je vous souhaite la bienvenue. Finies la tyrannie et la barbarie. Finie la terreur. Nous sommes vos frères, vos amis. Ici, vous êtes chez vous. Soyez les bienvenues. Vive la Suède et vive la France!

— Vive la Suède. Un petit homme, jeune et mince, accourt, sa serviette sous le bras.

— Françaises ? où sont les Françaises ?

— Ici.

— Ah ! vous voilà. Quelle chance, avec toutes ces paperasses, le bureau, on n'arrête pas. Enfin, vous voilà. Combien ? Quatorze ? C'est peu. Je ne sais où on va vous mettre. Oui, oui, je saurai. Vos familles ? On enverra peut-être un message, cela n'a pas été prévu. Je suis très pressé. Oui, oui, je vous retrouverai. Au revoir.

Et, en courant, le « représentant de la légation française » s'éloigne.

Là-bas, les consuls belge, hollandais, polonais, discutent, questionnent, s'intéressent.

— Ça a pas changé chez nous.

— C'est égal, ça fait du bien de revoir des gens du pays.

EN SUÈDE

Voici un long chapitre qui s'ouvre devant moi. Il est long et grand et je ne veux pas le traiter superficiellement.

Afin que le tableau que je vous brosse ne soit pas trop chargé, permettez-moi de placer, à ses côtés, une autre toile aux couleurs chatoyantes, aux couleurs bleues et jaunes.

Vous êtes partis de France? Je veux vous y ramener. Je vous ai menés à travers une route longue et douloureuse.

Dernières heures de liberté, de prison, le camp, les nuages lourds et sombres, et puis le souffle printanier, le rayon de soleil, la confiance, toujours vivante, qui triomphe, la liberté retrouvée et le retour au pays bien-aimé.

Je vais, rapidement, feuilleter le livre de l'éblouissement et de la joie, par une peinture concise.

Cependant, elle ne serait pas complète si j'omettais de parler de la Suède, et c'est pourquoi je placerai, à vos côtés, une toile où vous apprendrez, comme nous, à aimer le magnifique pays auquel nous devons nos premières heures de liberté.

MALMÖ

A Malmö, un repas nous attendait, et un car. Et les visites médicales commencèrent, puis les douches et les grands nettoyages.

Pour ma part, ma gourmandise me valut huit jours dans un hôpital.

— Vous avez la dysenterie, me déclare le médecin tout masqué.

Il murmure quelques mots à une infirmière.

— Venez, et sans que j'eusse le temps de dire ouf, une auto me transportait dans un hôpital.

— Mais c'est une indigestion.

— Typhus, déclara l'infirmière.

Elle ne parlait pas le français et j'ignore le suédois.

— Indigestion.

— Typhus.

Séparée des camarades et de Maman, je passais huit tristes journées dans la petite chambre que je partageais avec deux autres femmes.

— Je n'ai pas le typhus.

Un soir, le téléphone sonne. La jeune infirmière qui était de garde vient me chercher.

— Hitler, Hitler tot. Je compris que Hitler était mort.

A force de démarches, on vint me chercher. Une auto me conduisit au musée zoologique et là, au milieu des girafes empaillées et des aquariums, je retrouvais tout notre groupe qui couchait sur des paillasses avec des draps en papier et menait joyeuse vie.

— Viens voir, et Isabelle m'entraîne à la cantine. Je fus éblouie à la vue des gâteaux et en mangeais dix-huit. Isabelle s'était arrêtée à quatorze.

On nous pesa, on nous lava, on nous donna des vêtements neufs, de l'argent et, un jour, on vint nous chercher.

— Quine lou.

— C'est pour la quarantaine, nous fut-il expliqué.

— Encore un camp ?

— Encore des châlits.

— Encore des fils de fer.

Il y eut beaucoup de soupirs et de récriminations. La liberté était trop près.

Enfin, on annonça :

— La guerre est finie.

On pleura, on s'embrassa, et il nous fut distribué du café au lait pour fêter cet événement.

Du café au lait...

VERS LE NORD

— Je ne peux plus supporter ce camp.

— J'y étouffe.

— Je veux rentrer.

— On se moque de nous.

Chacune fouilla au fond de sa mémoire et retrouva des amis suédois. On leur écrivit, on reçut des colis et un beau jour la nouvelle stupéfiante arriva.

— Vous quittez le camp pour aller dans des familles.

Alors, ce fut le vrai conte de fées, le voyage, et Stockholm, une des plus belles capitales, des amis bons et compréhensifs qui surent nous entourer de douceur et qui soignèrent nos cœurs et nos âmes meurtries.

Des semaines à la campagne, dans une propriété de rêve, au milieu des forêts, des lacs, des élans, Upsala, et de belles promenades. Les premières lettres de France, les larmes d'émotion et parfois de douleur à l'annonce de malheurs, mais, toujours, une main douce qui caresse le cœur, celle de la bonté qui nous environne.

Mais le temps passe. Les premiers avions partent vers la France.

C'est notre tour. Le cœur se serre de quitter de si bons amis. Et, cependant, la France nous tend les bras. Y avons-nous rêvé de ce retour ?

Adieu forêts ! adieu trolls mystérieux ! adieu poésie du nord ! Voilà le camp d'aviation et la forteresse volante qui va nous engloutir.

A peine une secousse, et voici que nous abandonnons la terre.

— Vive la Suède ! Merci à la Suède.

RETOUR

— Il ne faut pas penser, me souffle Maman.

— Finie la douceur de vivre.

— Dieu sait ce qui nous attend ?

— Il faut recommencer à vivre.

Le pilote annonce : Danemark, Hollande, Belgique.

— Vous entrez en territoire français.

Chacune se penche pour voir. Il n'y a que des nuages blancs et épais.

— On ne voit rien.

— Mais, c'est l'air de chez nous.

Maman est malade.

— Attention, Paris.

Ce mot magique nous fait sursauter. Les cœurs anxieux et impatients battent à se rompre.

— Paris.

L'avion se pose avec douceur.

Le Bourget. Nous sommes le mercredi 27 juin. Il est quinze heures quinze.

— Dis donc, je vois ma sœur.

— Mais je crois bien que c'est ma mère.

Que de larmes, et de rires, et de soupirs!

Maman est mise sur une civière, elle ne ressent qu'un malaise violent et son cœur est faible. Vite une piqûre, une auto.

Voilà mon oncle, ma tante, ma cousine, une amie et la vieille Anglaise qui m'a élevée.

Vite, on transporte Maman.

Paris, les rues, les autobus, le bruit, la tête éclate...

Est-ce de la joie?

Cent visages, que je n'ai pas vus depuis un an, me paraissent irréels.

— Est-ce possible ? Tant de choses, en si peu de temps!

Je ferme les yeux. La prison, le camp, Nicole, la Suède, la France, Paris, et plus de croix gammées. Mon cœur bondit de joie.

— On les a eus.

Je n'en ai jamais douté, mais ça a coûté cher.

C'est quand même bon, l'odeur du pays.

— Bonjour ma chère petite, et Madame S. se précipite vers moi.

— Quelle épreuve, ma pauvre petite. Mais, soudain, surprise, elle recule, me regarde :

— Mais, vous n'avez pas si mauvaise mine que ça. Vous avez même grossi, et s'asseyant à côté de moi :

— Dites-moi, au fond, ce n'était pas si terrible que ça?

— Oh non! madame.

— Je savais bien qu'on exagérait.

— Oui, sûrement.

— Vous mangiez à votre faim?

— Tout à fait.

— Ça se voit bien, avec la mine que vous avez, vous n'avez pas l'air d'avoir beaucoup souffert.

— Oh! pas du tout.

— Je le pensais bien, et puis je n'étais pas inquiète pour vous, j'ai pensé que votre grand-mère vous enverrait des colis.

— Oh! oui.

— Ben, si ce n'était pas l'éloignement, c'était pas si mal que ça?

— Oh! non.

— Et puis; ça vous a fait voir du pays, à votre âge.

— Sûrement.

— Votre famille vous a souvent envoyé des paquets ?

— Tous les jours.

— Et vous aviez des nouvelles ?

— Oui, on pouvait téléphoner.

— Je le disais bien qu'on exagérait, et d'un ton de confidence :

— Si vous saviez, ma petite, tout ce qu'on raconte ici sur les camps. Il y a de quoi avoir des cauchemars. Il y a toujours des hystériques partout, mais avec la mine que vous avez ! Cependant, j'ai trouvé votre mère fatiguée, c'est curieux.

— Elle pèse trente-quatre kilos.

— Ce n'est pas beaucoup. Elle n'a pas dû être raisonnable, avec son énergie, cela ne m'étonne pas, c'est curieux.

— Oui, c'est curieux. Au revoir, madame.

— Au revoir, et ravie de vous voir en si bonne santé.

Toupie, va.

QUESTIONS

— Ma nièce revient d'un camp de concentration.

Aussitôt, l'auditoire devient très intéressé.

— Pas possible, si jeune.

— Eh ! oui, la pauvre petite, et il est clair que mon oncle me laisse la parole.

— Avez-vous beaucoup souffert, mademoiselle ?

— Mangiez-vous à votre faim ?

— Avez-vous subi de mauvais traitements ?

— Les Allemands étaient-ils corrects avec vous ?

— Avez-vous reçu des nouvelles de chez vous ?

— Avez-vous rencontré de bonnes amies ?

— Aviez-vous de l'eau chaude ? une armoire ? un tapis ? de l'argent ? etc.

Autant de questions stupides, posées souvent par des gens considérés intelligents.

Que répondre ?

— Cela vous est peut-être pénible de rappeler ces mauvais souvenirs ?

Et je pense aux longues nuits, aux larmes amères qui débordaient d'un cœur submergé de souffrance, au goût âcre

d'une douleur extrême, à la faim, sans pitié, qui nous donnait le vertige, aux ulcères, aux abcès purulents, aux poux, aux cadavres cireux du lavabo, à la flamme rouge qui s'échappe nuit et jour de la haute cheminée, au dénuement, à la misère...

— Les Allemands étaient-ils corrects ?

Oui... les chiens, les lapins, les enfants stérilisés, la poudre blanche, la chambre à gaz, oui, corrects...

— Les mauvais traitements ? Le nerf de bœuf, le « marchand de vaches », les cinquante coups de bâton, une simple gifle...

— Avez-vous beaucoup souffert, mademoiselle ?

A la vérité, qu'en pensez-vous ?

Et cependant... Nicole, Tania, Bérangère, Coury, tant de fous rires, tant d'héroïsme, tant de générosité, parfois tant d'abnégation, de dévouement, de bravoure.

Même le plus noir nuage
A toujours sa frange d'or.

— Non, monsieur, ce n'est pas ce que vous croyez, on a eu de beaux moments, on a beaucoup souffert, mais on ne regrette rien.

ANNEXES

I

Que deviennent les « bouteilles jetées à la mer » dans le péril mortel ?

Il faut se reporter au chapitre : « Les messages », p. 108.

Nos amis, chez qui nous étions réfugiés les derniers temps, habitent près de T. C'est sur l'autre rive et Maman me montre :

— Tu vois ces arbres là-bas, c'est le parc. En effet, et, à gauche, c'est le mur et la maison de Monsieur F. à côté. Mon cœur bat à rompre. Ceux que j'ai quittés il y a deux mois sont là derrière ce rideau d'arbres, libres. Et voici la gare de Q., le train s'est arrêté. C'est la gare qui dessert T. :

— Comment les prévenir ? songe Maman.

— Qui ?

— Nous avons de la famille à deux kilomètres d'ici, de l'autre côté de la Saône.

— Un message, *tiens, et Jeanne bondit, rapide et légère : vite un crayon, un papier, un mouchoir. Maman écrit :*

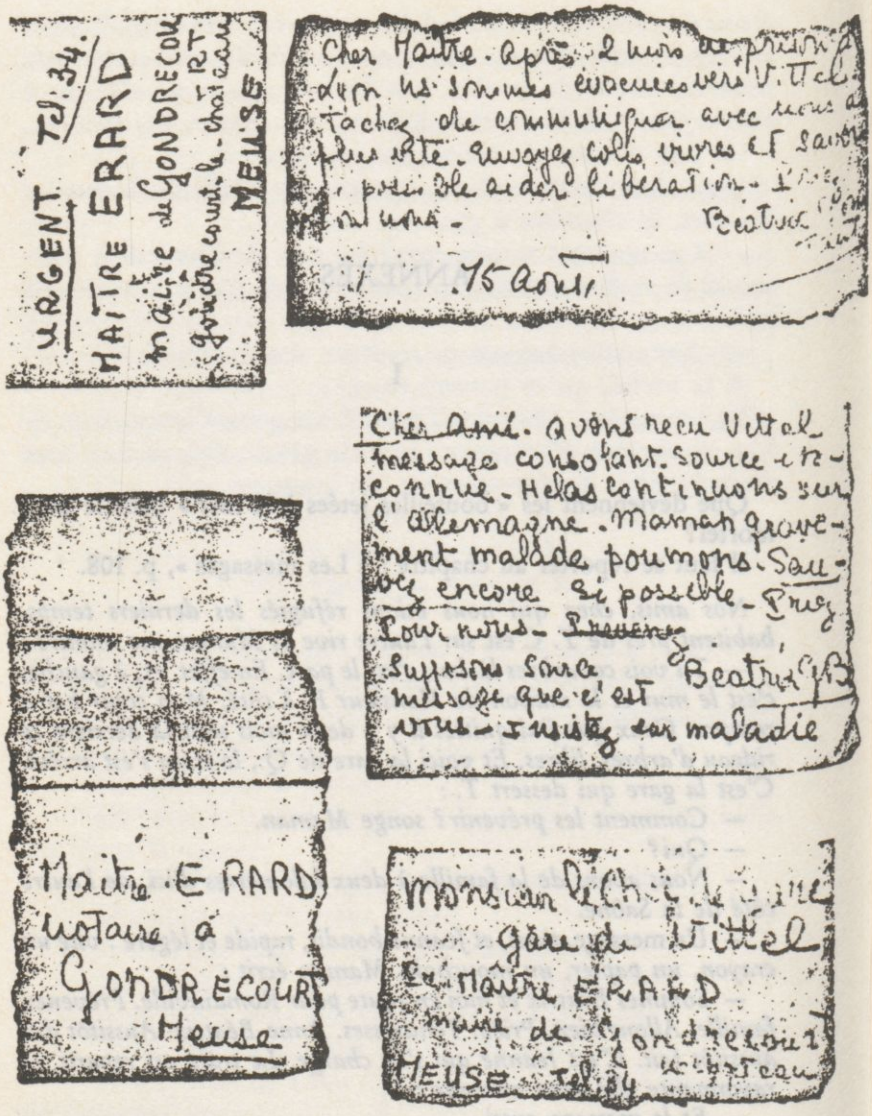
— Sommes Béatrix et moi en route pour Romainville. Prévenez famille. Allons bien. Priez. Tendresses. Anne-Béatrix. Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est Jeanne qui s'en charge. Le train est reparti, et rayonnante elle nous annonce :

— Et le message aussi.

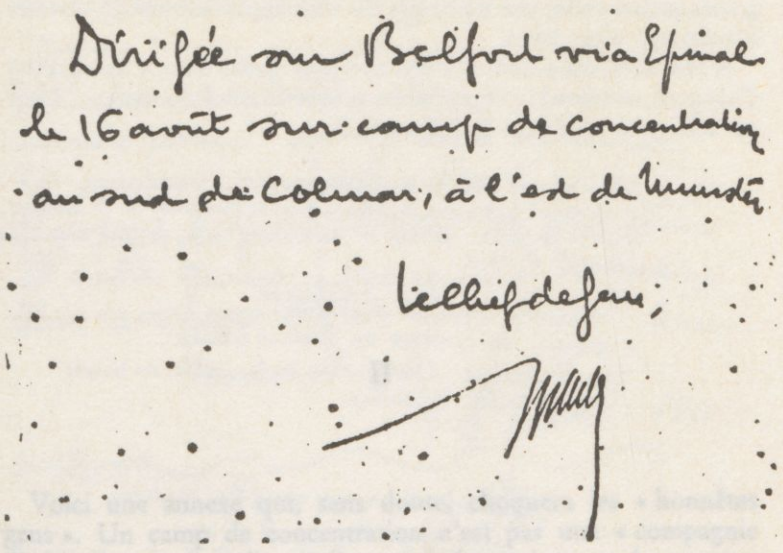
— Le trouvera-t-on ?

— Sûrement, quand un cheminot verra un mouchoir sur la voie il voudra s'en emparer et trouvera le papier avec la mention : « Pour des déportées, veuillez faire parvenir à telle adresse ce billet ». L'idée est bonne. Et tout le long de la route, tel le petit Poucet, nous semons des messages.

N'ayant pas tant de mouchoirs à sacrifier, nous les glissons dans



A l'arrivée à Vittel nous avons su que notre message était bien parvenu (voir p. 116).



une gare, en faisant des signes expressifs aux cheminots pour qu'ils comprennent que sur la voie ils trouveront quelque chose.

Chacune alerte sa famille et Nicole adresse même un billet à son chef de réseau afin de signaler l'important convoi. Peut-être le maquis pourrait-il faire sauter les voies ou attaquer le train.

Et sur cet espoir, les heures passent, rapides, dans le train.

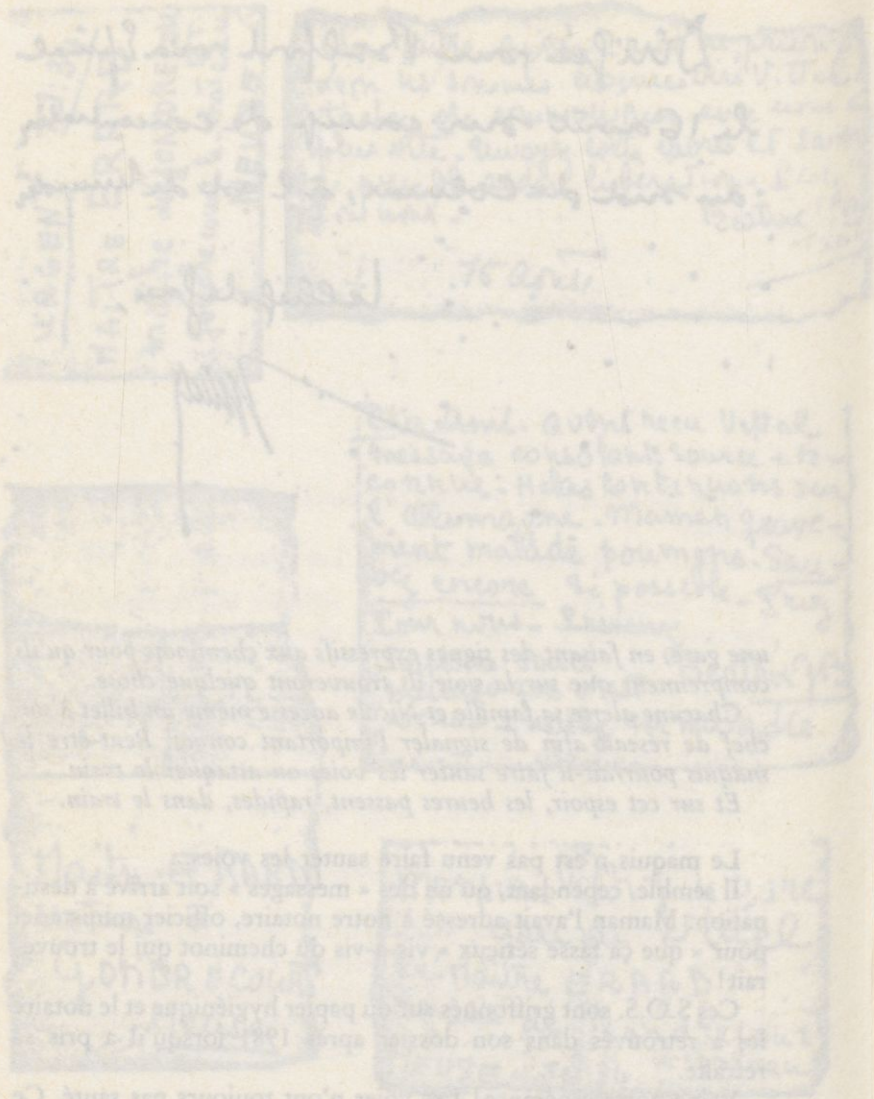
Le maquis n'est pas venu faire sauter les voies...

Il semble, cependant, qu'un des « messages » soit arrivé à destination. Maman l'avait adressé à notre notaire, officier ministériel pour « que ça fasse sérieux » vis-à-vis du cheminot qui le trouverait!

Ces S.O.S. sont griffonnés sur du papier hygiénique et le notaire les a retrouvés dans son dossier après 1981 lorsqu'il a pris sa retraite.

Vaine notre espérance! Les voies n'ont toujours pas sauté. Ce bref avis fut la seule lumière que notre famille a pu avoir avant notre libération en 1945.

Ces petits « billets » originaux, émouvants dans leur forme concise sont au musée Michelet, à Brive, en souvenir de la grande amitié qui liait Maman à Edmond Michelet.



II

Voici une annexe qui, sans doute, choquera les « honnêtes gens ». Un camp de concentration n'est pas une « compagnie distinguée », mais un lieu où l'on essaie de survivre avec les moyens du bord... plutôt modestes !

Il faut se reporter au chapitre : Papa — Maman p. 262.

Nous formons là une drôle de famille, mais bien unie. Elle est d'ailleurs très large. Ma mère à moi est le petit-fils de Bérangère et de Marcelle. Suzy est notre grand-père à toutes ; Lucienne est le gendre. Quant à Wanda[1]*, du bureau, elle est notre notaire. Et le 18 avril, jour de mon anniversaire, elle a réussi à dresser un* acte notarié *sur parchemin, signé et contresigné de mes parents, me reconnaissant pour fille, sinon naturelle, tout au moins légitime. Que de fous rires !*

Eh ! bien, l'ORIGINAL de cet acte bidon m'a été renvoyé l'année dernière (c'est-à-dire en 1989 !), accompagné du MENU également bidon d'un repas imaginaire dégusté en l'honneur de mon anniversaire et d'un « compliment »... le tout attribué à l'imagination rabelaisienne de Bérangère.

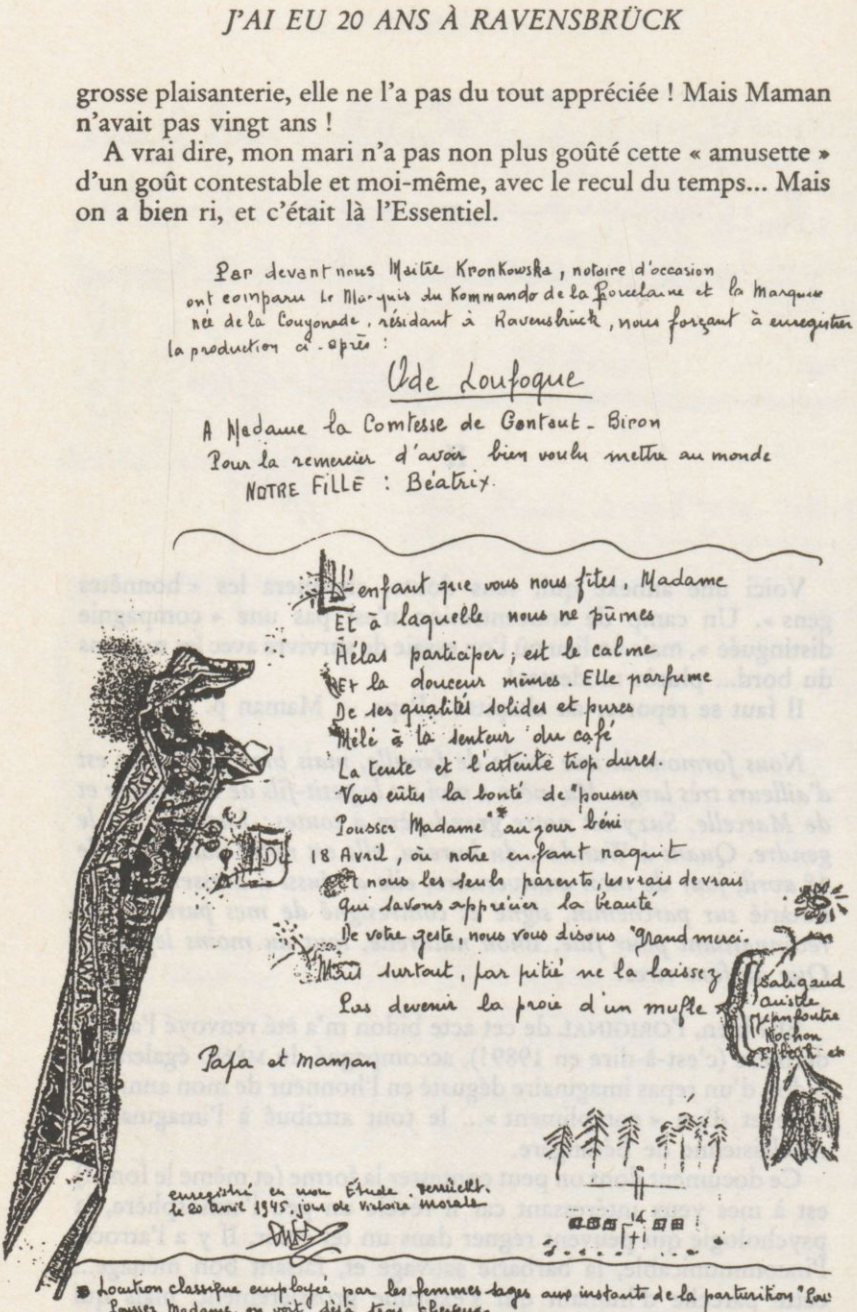
Ce document dont on peut contester la forme (et même le fond !) est à mes yeux intéressant car il révèle un peu l'atmosphère, la psychologie qui peuvent régner dans un tel enfer. Il y a l'atroce, l'incommunicable, la barbarie sauvage et, faisant bon ménage... cette parcelle d'humain qui s'exprime grossièrement, mais qui permet, je le répète, de SURVIVRE !

Il faut avouer que, lorsque Maman fut mise au courant de cette

1. *Alias* Maruszka Krakowska.

grosse plaisanterie, elle ne l'a pas du tout appréciée ! Mais Maman n'avait pas vingt ans !

A vrai dire, mon mari n'a pas non plus goûté cette « amusette » d'un goût contestable et moi-même, avec le recul du temps... Mais on a bien ri, et c'était là l'Essentiel.



On voit que nous avions faim !

Pour votre anniversaire aujourd'hui douce amie
J'aurais voulu vous adresser des fleurs, des fleurs
Des bonbons, du jambon – Tiens pourquoi du jambon
curieux cadeau ! peut être aussi du beurre ?
Et pourquoi pas ? Afin d'avoir en euphorie
l'organe qui jadis avait des proportions
D'outre garnie ! Mais aujourd'hui finis les p.
Vous reverrez bientôt votre maison chérie.

Ravensbruck – midi
18 Avril 1944

4 Beatrix –

Anne-Gueule – Porto – Frontignan – Pernod –

Goûter dinatoire à la Suisse

Croque – Monsieur variés à la mode valaisanne
(Recettes Berengère).

Jambon froid – Canard froid | vin blanc sec.
Compote de pommes –
Salade.

Tarte aux poires, – Lygomar {Pistache / Chocolat
gateaux 4/4 à l'orange
Ananas en coup.
Tourte aux amandes –
Eclairs à divers parfums –
Thé – Café au lait – chocolat

III

J'écris p. 277 :

Nous n'osions parler, mais lorsqu'on nous fit tourner dans la direction de la chambre à gaz, *chacune pâlit légèrement, et malgré le sourire, on sentait que le combat qui se livrait dans les cœurs était violent.*

— Recht, droite, hurle notre gardienne.

Et nous tournâmes le dos au crématoire.

On dit aujourd'hui qu'il n'y avait pas de chambre à gaz à Ravensbrück, ni d'ailleurs dans les camps de concentration situés en Allemagne.

Je voudrais, à ce sujet, faire quelques réflexions :

1. J'ai écrit, page 15 : « *Je veux vous faire pénétrer l'atmosphère d'un tableau que j'ai non seulement vu mais vécu, et je m'engage à ne citer que des observations faites par moi seule.* »

Or je n'ai pas constaté *de visu* l'existence de la « chambre à gaz ».

2. Ce que j'ai « vu », c'est la grande cheminée du crématoire qui fumait, fumait... et nous disions tristement entre nous : « Ce sont les âmes qui montent au ciel. »

Avec l'âge, je ne veux pas assombrir ni appesantir ce livre de mes vingt ans. Cependant, il me faut mettre mon grain de sel dans cette polémique : y avait-il ou n'y avait-il pas de chambre à gaz à Ravensbrück ?

Une équipe d'Auschwitz est venue en octobre 1944 à Ravensbrück. Elle a travaillé dans le bâtiment où la colonne de peinture entassait son matériel. On lui a fait tout vider et boucher toutes les fentes possibles. Le 23 avril 1945, Anise Postal-Vinay a vu tout un

transport dirigé vers cette baraque. Les femmes ne sont même pas entrées dans le camp et... elles ont disparu. Alors ?

3. Ceux qui sont intéressés par ce sujet pourront lire avec profit l'excellent livre de Germaine Tillion : *Ravensbrück*, paru aux Editions du Seuil en 1988. Lire surtout l'annexe I par Anise Postel-Vinay. Elle répond à toutes les questions et donne ses sources officielles.

Il y a aussi le livre d'Eugen Kogon, Hermann Langbein et Adalbert Ruckerl : *Les Chambres à gaz, secret d'Etat* (traduit de l'allemand), paru aux Editions de Minuit en 1984.

IV

Voir le chapitre « Le bain », p. 120.

Nous sommes toujours à Rothau, *depuis si longtemps nous nous lavons avec un verre d'eau, mais essayez ! ce n'est pas commode du tout, alors nous avons demandé l'autorisation de nous laver dans la petite rivière que nous apercevons dans les arbres. La permission est accordée. Nous sommes réparties en quatre groupes, et quinze par quinze nous irons nous baigner. Oh ! joie ! Le lieu choisi n'est pas romantique : au pied d'une usine, mais c'est exprès, ce serait plus difficile de s'évader.*

Dans le mensuel : *Le Collectionneur français* de mai 1989, mon fils tombe par hasard sur l'annonce suivante :

« Recherche livre de la comtesse de Toulouse-Lautrec née Gontaut-Biron relatant sa déportation à Ravensbrück. Règlement comptant d'avance + frais d'envoi. Écr. : Georges Songeon, Villa Koufra, 80 131 Harbonnières. Tél. : 22 85 38 34, remerciements. »

Je me mets aussitôt en rapport avec ce monsieur. Il se trouve qu'il était à Rothau à cette époque. Il me fait rencontrer deux de ses amies qui travaillaient justement dans cette usine au bord de l'eau.

Elles se rappellent fort bien ce « transport » de femmes qui se sont baignées dans la rivière et qu'elles ont héroïquement (c'est moi qui parle !) ravitaillées, sur leur propre ration, au risque de perdre leur liberté et peut-être aussi leur vie.

Comme le monde est petit !

LE GÉNÉRAL DE GAULLE 1er Novembre 1967.

Chère Madame,

Avec beaucoup d'émotion j'ai lu votre livre : "La victoire en pleurant..." que m'avait annoncé ma sœur Guillaume de Gaulle. Ce que vous avez vécu et subi, si jeune, si frêle, mais moralement si noble et si forte, dans cet océan de boue, frappe d'autant mieux l'esprit et le cœur que vous le racontez sans recherche, sans "littérature", même sans plainte ni récrimination, ce qui ne vous empêche pas de le bien écrire.

Comme, au fond de l'épreuve, — qui était un combat, — il vous est arrivé d'en faire offrande à la France, je vous en remercie

pour elle et, grâce à vous, en
connaissance de cause.

Avec mes sentiments profondément
sincères pour vous-même et
pour les vôtres, je vous prie de
bien vouloir agréer, chère
Madame, mes hommages les
plus respectueux.

J. de Jouvenel

Madame la Comtesse
de Toulouse-Lautrec
Château de Grignonville
76 Bosc-le-Hard

TABLE

Avant-propos 9

Première partie : Montluc 13

Deuxième partie : Ravensbrück 105

Épilogue 283

Annexes 297

Cet ouvrage a été composé par Eurocomposition (Sèvres)
et imprimé par la S.E.P.C. à St-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des Éditions Perrin

Achevé d'imprimer en février 1991

N° d'édition : 973. N° d'impression : 353.
Dépôt légal : février 1991.

Imprimé en France

J'ai eu vingt ans à Ravensbrück

Béatrix de Toulouse-Lautrec et sa mère ont été arrêtées par la Gestapo de Lyon en juin 1944, internées au fort de Montluc, puis déportées à Ravensbrück en août et libérées en avril 1945. L'auteur, qui avait vingt ans en 1944 et était alors Mlle de Gontaut-Biron, a raconté son épreuve dès 1946, sans intention de publication, pour se libérer de ce qu'elle venait de vivre. Mais le manuscrit a circulé anonymement, signé « matricule 75 537 », dès 1948, trente-trois ans avant sa première édition en 1981. On ne saurait mieux définir ce document très différent des ouvrages postérieurs sur la déportation que par ce jugement de Martin du Gard : « Peu de ces rescapés ont su rendre si fidèlement, si humblement, *avec une telle absence de cabotinage et de tricherie,* ce qu'a été leur vie de tous les jours, ses grandes angoisses, ses dangers, ses petites peines, ses petites joies. » Et par celui d'Albert Camus, qui le reçut lui aussi sans nom d'auteur : « On ne peut pas ne pas être profondément touché par le ton même du récit. Garder l'amour de la vie, la confiance, l'humour quelquefois, la tendresse toujours au milieu des charniers, c'est un tour de force ou une grâce, je ne sais pas. » De Gaulle lui-même écrit à l'auteur, en novembre 1967 : « Ce que vous avez vécu et subi, si jeune, si frêle [...] frappe d'autant mieux l'esprit et le cœur que vous le racontez sans recherche, sans « littérature », même sans plainte, ni récrimination, ce qui ne vous empêche pas de le bien écrire. »

Procédant par une succession de scènes et de dialogues qui forment un tableau riche de spontanéité, d'émotion, d'amour et de simplicité, Béatrix de Toulouse-Lautrec fait surgir, sans chercher à philosopher, les mille misères de la vie carcérale, l'angoisse de la mort, mais aussi l'espoir et les petites joies qu'un rien suffisait à faire jaillir dans le malheur. Ce témoignage « sans littérature » méritait une seconde vie, quarante-cinq ans après son éclosion.

68456.3
ISBN 2-262-00889-2
9 782262 008895

125 F TTC

Photo Magnum.